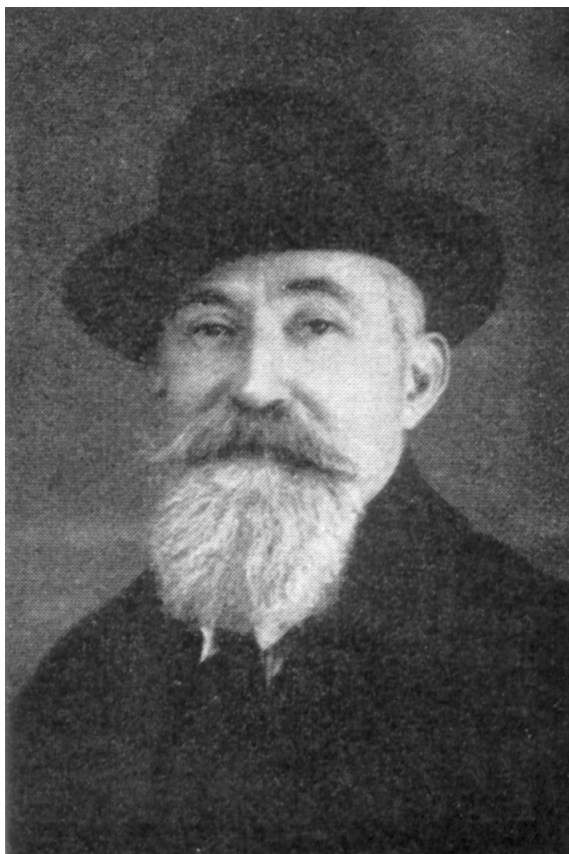


Joseph CHOT



Par Georges JACQUEMIN

Service du Livre Luxembourgeois - 1996

Rangé par Edmond Picard dans le voisinage de Camille Lemonnier et de son naturalisme, mais avec « moins de fougue », Joseph Chot a laissé une œuvre abondante qui n'a guère eu d'échos après la Seconde Guerre mondiale. Autant dire que son œuvre est morte avec lui, à moins qu'un procès en révision littéraire ne soit un jour instruit en sa faveur. Il reste néanmoins de lui de beaux morceaux de prose, parfois lyriques, parfois donnant à réfléchir. Quoi qu'il en soit, il nous faudra nous interroger sur les limites et les mérites de cet écrivain.

Œuvre abondante, disons-nous. Elle comporte une série de romans et de recueils de nouvelles ou de contes, des souvenirs, mais également du théâtre, des évocations de la Guerre 1914-1918 dans la région dinantaise et même des manuels scolaires (histoire), l'écrivain ayant été inspecteur de l'Enseignement secondaire.

Si l'on tient compte de l'époque où l'essentiel de l'œuvre de Joseph Chot a paru (première moitié du XX^e siècle), on y découvre l'attachement à la

terre, natale ou d'adoption, ce qui relève tout à la fois du régionalisme et, alors, du nationalisme, mais également une interrogation du passé qui apparaît comme une méditation sur le devenir des hommes, de leurs idées, de leurs croyances, de leurs institutions. On devine là une réflexion culturelle qui, transposée au plan romanesque, apparaît plus érudite que proprement littéraire.

Biographie

Joseph Chot est né à Virton le 2 juillet 1871. Son père, Charles-Joseph, natif d'Olloy-sur-Viroin (1835), était arrivé à Virton en septembre 1867 et est déclaré à l'état-civil comme professeur. Il avait vécu auparavant à Braine-le-Comte. La famille habita Virton, le faubourg (rue) des Houplons, jusqu'en 1880 (cf. les évocations du *Trou des fées*); elle déménagea pour aller habiter à Tongres. Joseph Chot avait un frère, Edmond, Joseph, Marie, né à Olloy en 1864. Sa mère, Ida, Jeanne Rauys, était née à Waulsort en 1833. Elle est donnée comme ayant «trente-six ans à la naissance de son fils Joseph (extrait du registre des naissances de la ville de Virton), alors qu'elle en a presque trente-huit (d'après le registre de population). Joseph Chot sera lui-même enseignant et deviendra inspecteur de l'Enseignement secondaire, après avoir travaillé pendant quelques années à Anvers. Il a eu un fils, Jean, qui fut avocat et sénateur de la région de Dinant, brillant orateur, et une fille, Anne-Marie, juge à Bruxelles, épouse de l'ancien gouverneur du Brabant, Yvan Roggen.

Joseph Chot est décédé en 1949.

Bibliographie

- *L'amour morose*, 1892.
- *Légendes et nouvelles de l'Entre-Sambre-et-Meuse*, Bruxelles, Office de Publicité, 1898.
- *Cunroth le Scandinave*, Bruxelles, Balat, 1900; 2e et 3e éditions, Bruxelles, Vanderlinden.
- *Carcassou*, roman de terroir, Liège, Godefroid, 1905, rééd. Bruxelles, Vanderlinden, 1938.
- *À la frontière*, nouvelles, Verviers, Éd. artistiques, 1907.
- *Le génie d'Athènes*, Liège, Société belge d'édition, 1908.
- *M. le Professeur*, roman satirique, Liège, id., 1909.
- *Têtes dures de chez moi*, contes, Charleroi, Hallet, 1919.
- *Le berger des loups*, nouvelles, Bruxelles, Vanderlinden, 1928.
- *Un gai luron*, Bruxelles, Vanderlinden, 1928 et 1933.
- *Légendes de mon pays*, Bruxelles, Vanderlinden, 1929; 2^e éd. 1939.
- *Fagnolle*, roman historique, Bruxelles, Vanderlinden, 1930.
- *Autour du vieux clocher*, Bruxelles, Vanderlinden, 1931.
- *Au coin du feu*, Bruxelles, Vanderlinden, 1931.
- *Le trou des fées*, Bruxelles, Vanderlinden, 1932.
- *Aux lueurs rouges du brasier*, Bruxelles, Vanderlinden, 1934.
- *Sous la coupe des Sans-culottes de Givet*, histoire, Bruxelles, Vanderlinden, 1934.
- *Verdouche, drôle de corps*, Bruxelles, Vanderlinden, 1936.
- *Merlin le Calédonien*, Bruxelles, Vanderlinden, 1936.
- *Scaldes et Vikings d'Islande*, Bruxelles, Vanderlinden, 1937.
- *Le jardin des souvenirs*, Bruxelles, Vanderlinden, 1939.

À cette liste de textes narratifs s'ajoutent des évocations de la guerre 1914-1918 (*Dinant, cité martyre*, 1919; *Pendant la tourmente*, 1918; *La furie allemande dans l'Entre-Sambre-et-Meuse*, 1919), une *Histoire des*

Lettres françaises en Belgique (depuis le moyen âge jusqu'en 1910, en collaboration avec René Dethier), des études critiques sur *Albert du Bois*, poète dramatique belge (1911), sur *Charles Van Beneden*, écrivain colonial (1911), sur *Les frères Paul et Félix Bouré*, sculpteurs (1912), un manuel d'histoire écrit en collaboration avec Constant Leclère, *Histoire universelle* (t. 1, antiquité-moyen âge, 1947) ainsi que diverses pièces de théâtre.

À consulter :

Joseph DELMELLE, *Panorama littéraire du Luxembourg*, Virton, La Dryade, 1970.

Camille HANLET, *Les écrivains belges contemporains (1800-1946)*, t. 1, Liège, Dessain, 1946.

Texte et analyse

Mais qu'y a-t-il donc?... Que se passe-t-il?... Hélas ! Il était écrit que cette petite fête ne devait pas s'achever sans qu'un fâcheux et désagréable incident vint en contrarier le cours !... Alors que Camille Collet cherchait à contraindre Clémence à se rendre aux sollicitations de tous, il lui parut qu'une résistance anormale annihilait son effort. La chaise sur laquelle la pianiste était assise grinça sur les dalles. Puis, avec la jeune fille qui, dans tel brusque effort, se voit forcée de se redresser, le siège se lève, lui aussi, et, par un miracle d'équilibre inexplicable, reste suspendu, agrippé, collé aux respectables assises de l'unique héritière des Collet !... Quel est ce phénomène?... Mais déjà l'épouse du marchand de bois a compris. Son mari, deux jours auparavant, avait si bien reverni les chaises de la maison que celles-ci n'avaient pas eu le temps de sécher suffisamment et que, alors...

Or, tous les convives qui disposent d'une de ces chaises revernies vont bientôt s'apercevoir qu'on ne vient pas apprécier impunément l'excellent café qu'a préparé l'échevin. Le commandant, vu l'ampleur de l'assiette ronde et dodue dont la nature l'a gratifié, constate le premier qu'il existe aussi bien pour la maréchaussée que pour les personnes du beau sexe une cruelle loi d'attraction. Mais, bon garçon de nature, toujours prêt à tirer plaisir des circonstances cocasses, il lève les bras en l'air en se redressant, se retourne avec la chaise collée au bas du dos.

— Voyez ! s'écrie-t-il. Voyez, admirez, Mesdames et Messieurs !... L'habitude d'être à cheval me vaut l'agréable surprise de retrouver ma selle à bonne place !

Cette déclaration, au lieu de faire rire, met une inquiétude dans tous les regards. La femme du chef de gare qui, ce jour-là, étrennait sa robe d'hiver, a même poussé un cri de détresse.

Ayant voulu se lever à son tour, elle a constaté que l'étoffe du vêtement, en communion intime avec le vernis, venait de se déchirer. Et la grosse dame, en les yeux de laquelle a passé une révolte, rougit de dépit... Cependant l'alarme est donnée et c'est avec extrême précaution que chacun examine sa propre situation. Si l'instituteur, par une

manœuvre adroite, a pu s'en tirer sans dommage, Hortense par contre, s'aperçoit que sa belle robe aussi est déchirée... Et Félicie Leval, plus circonspecte, comprenant à quel genre d'accident l'exposait trop de précipitation, s'en remet aux bons soins de son voisin le receveur qui, indemne, parvient, en glissant la lame de son canif entre le bois vernis et l'étoffe, à dégager celle-ci...

Alors que les exclamations et les rires se succèdent, le vieux fermier de Treignes qui avait dû quitter la table pour se rendre à la cour, reparaît dans la salle, contemple la scène, devine ce qui s'est passé, puis s'écrie :

— C'est la même chose, là-bas, au petit endroit!... Il m'a fallu dix minutes pour me décoller!...

L'autre fermier, qui n'a pas encore ouvert la bouche et que tant de clameurs ont laissé parfaitement calme déclare en son patois :

— En voilà du bruit pour rien!... Avec un peu d'essence on décrassera cottes et culottes!... Et puis, après tout, les femmes savent coudre... Alors qu'on ne nous parle plus de ces bêtises!... On trouvera bien d'autres chaises, sinon nous collerons des gazettes par-dessus.

Cet avis très net, tout de bon sens, fait enfin taire les dames qui, toutes, finissent par rire de l'incident. Mais l'hôtesse, très contrariée, tient encore à s'excuser aux dépens de son mari :

— Tout cela, conclut-elle, c'est la faute à Camille qui, avant hier, a prétendu jouer au vernisseur... Une lubie qui lui a passé tout à coup!... J'ai eu beau lui dire qu'il s'y prenait trop tard...

— Ta! Ta! Ta! coupe l'échevin. La faute en est à ce coquin de Prichon qui m'a vendu vernis de détestable qualité. Ce qu'il va me le payer, celui-là!...

(Carcassou, pp. 92-94)

Carcassou conte l'histoire d'une pauvre fille rejetée par la société villageoise et qui est contrainte de se livrer à la fraude pour gagner quelque argent. D'autres personnages sont financièrement plus à l'aise qu'elle. À l'occasion de la fête, ceux-ci se réunissent chez le marchand de bois Collet, « personnage cossu, considéré en ce village où il était échevin, et dont l'épouse, Juliette, est l'amie de Mme Leval, une veuve qui a une fille, Félicie.

Les scènes du genre de celle-ci ne sont pas fréquentes chez Joseph Chot, écrivain d'ordinaire assez grave. Sans doute veut-il se moquer du petit monde réuni pour des mondanités dérisoires, comme fit, toutes proportions gardées, Marcel Proust.

*

Lorsque la scène, d'un comique un peu gros, commence, la fille de l'hôte s'est levée, hésitante, timide, pour aller chanter en s'accompagnant au piano. Son père veut se lever également pour l'inciter à vaincre ses scrupules ou sa timidité.

Il ne peut être question de procéder ici à une analyse mot à mot du texte. On verra plutôt que toute la narration repose sur l'observation des diverses réactions des protagonistes à une situation gênante. Elle commence par un étonnement marqué par la double interrogation : « Mais qu'y a-t-il donc ? » et « Que se passe-t-il ? » procédé de nature à attirer notre attention sur un *événement*. Le « Hélas » qui fait suite pourrait annoncer un drame – et peut-être en est-ce un pour certains – marqué par une sorte de fatalité (« Il était écrit... »). Le vocabulaire précise cette impression provoquée par le « Hélas », mais en atténue la portée : il ne s'agit que d'un « incident », fût-il « fâcheux et désagréable », qui va « contrarier » la fête. Rien, malgré tout, de vraiment dramatique n'est annoncé, d'autant que, dans les lignes qui suivent, le romancier explique le « phénomène » qui, dans un premier temps, est ressenti comme un « miracle d'équilibre », c'est-à-dire quelque chose qui tient de la jonglerie, des tours d'adresse et du cirque, qui amuse donc. En outre, le ridicule de la situation prête à rire... au moins provisoirement.

La première réaction, vive (« Mais, déjà ») vient de la mère de la jeune fille : elle a compris et nous avec elle, puisque le romancier, si nous n'avions pas saisi de quoi il retourne, nous livre l'explication : un vernis qui n'est pas encore sec a été appliqué sur les chaises deux jours seulement auparavant. Il s'agit là d'un « gag » qui fait curieusement penser au cinéma burlesque. Les réactions des personnages qu'on rencontrera un peu plus loin dans le texte confirmeront cette impression.

Le «Or» qui ouvre l'alinéa suivant n'est pas un élément d'articulation logique (comme dans un syllogisme), il a presque une valeur temporelle en introduisant les protagonistes et la description de leur comportement. Auparavant toutefois, Joseph Chot va placer une note dont l'humour naît du rapprochement de deux idées différentes : «on ne vient pas impunément apprécier l'excellent café qu'a préparé l'échevin». Tout se passe comme si l'échevin Collet faisait payer, par une sorte de malice et autrement qu'en argent, l'«excellent café» (un privilège, en somme) qu'il sert à ses hôtes, et le lien entre ce café et le fait d'avoir sa chaise collée au derrière est d'un farfrelu voulu par l'auteur pour déclencher notre rire. (Fontenelle, dans *La dent d'or*, use d'un rapprochement analogue : «Figurez-vous quelle consolation et quel rapport de cette dent aux chrétiens ni aux Turcs.» Cf. Lagarde et Michard, *XVIIIe siècle*).

Vont alors défiler les principaux convives dont on découvrira les avatars et les réactions. Peut-être pourra-t-on dégager de celles-ci une amorce de psychologie des personnages, même si la diversité de ceux-ci est d'abord là pour apporter de la couleur au récit.

1. Le commandant. S'agissant de lui, Joseph Chot va employer un vocabulaire et des tournures un peu pompeuses, voire pudiques (effet d'époque?) : «l'assiette ronde et dodue dont la nature l'a gratifié» (de la même façon, il avait déjà été question des «respectables assises de l'unique héritière des Collet») est une longue périphrase pour désigner le volumineux derrière du personnage ; la «maréchaussée», terme pompeux (aujourd'hui), un peu ridicule pour désigner la gendarmerie ; le «beau sexe» forme élégante et, à nos yeux, un peu affectée ; «une loi d'attraction» est une formule qui a des allures de commentaire scientifique pour désigner un phénomène ici bien banal, d'où effet de dérision qui s'attache (!) au personnage. On a envie de rire et de se moquer de lui.

Mais Chot, inférant sans doute du physique du personnage son caractère, le dit «bon garçon» (un bon gros, en quelque sorte), sachant apprécier les «circonstances cocasses». Du coup, notre commandant retourne habilement la situation en sa faveur, par l'allusion à son métier qui, à l'époque, voulait que les gendarmes se déplacent à cheval («ma selle à bonne place» ; on remarquera sa pudeur pour désigner l'endroit où la chaise est attachée).

Si le commandant s'est bien sorti d'affaire – il semble avoir pris le parti d'en rire –, il n'en va pas de même des autres convives qui, au lieu d'apprécier son humour, pensent aussitôt à leur propre situation, d'où leur « inquiétude ».

2. La femme du chef de gare. Circonstance aggravante pour elle, elle étrenne « sa robe d'hiver », donc une robe neuve, qu'elle doit porter une saison ou davantage. Son « cri de détresse » signifie qu'elle vient de s'apercevoir qu'elle est prise au même piège que les autres. Bien plus, le vêtement, en « communion intime » (c'est presque un acte charnel !) avec la chaise, se déchire. Du coup, cette « grosse dame » (l'expression fait toujours sourire ; on se moque de telles personnes qu'on imagine minaudant, gaffant et un peu ridicules) éprouve un sentiment de « révolte » (elle pense à une blague de mauvais goût, ou peut-être au prix de sa robe) et « rougit de dépit » (on imagine sa situation : elle laisse voir ses sous-vêtements et se sent humiliée de perdre l'élégance qu'elle avait recherchée).

Chot revient alors à une formule générale (« Cependant... »), et ce qui était au début un « incident » déclenche maintenant une « alarme » générale. Cette phrase rappelle celle qui se trouve quelques lignes plus haut : « une inquiétude dans tous les regards ». À nouveau, repli de chacun sur « sa propre situation », repli motivé par les inconvénients éprouvés par les deux personnages (outre la fille de la maison) qu'on a déjà rencontrés.

3. L'instituteur. Son cas est plus simple. Est-ce une façon pour Chot, qui fut enseignant, de valoriser la profession en montrant qu'on sait y être habile (« manœuvre adroite », sans autre précision) ou simplement pour montrer des réactions diverses ?

D'ailleurs, la suite de la phrase rétablit une opposition (« par contre »).

4. Hortense. Analogie avec la femme du chef de gare. Avec elle et avec l'instituteur, les descriptions se font plus brèves, le rythme des découvertes s'accélère. Il va ralentir à nouveau avec le personnage suivant, compte tenu de son type de réaction.

5. Félicie Leval. Sans doute les autres ont-ils eu des réactions assez rapides, un peu affolées ; elle, « plus circonspecte » – elle n'a pas agi d'instinct mais après réflexion, ce que confirme la suite de la phrase (« comprenant... »). (« Accident » rappelle que les robes de deux femmes

se sont déchirées.) Pour la première fois aussi, on assiste à une collaboration («s'en remet aux bons soins de son voisin le receveur»).

6. Le receveur. «Indemne» : Chot n'explique pas pour quelle raison il a échappé à la mésaventure collective (cf. l'instituteur). On peut formuler des hypothèses pour expliquer son cas, mais il est plus intéressant de remarquer que, celui-ci étant réglé d'un mot, Chot, à nouveau, peut aller vite et décrire l'action du personnage : détacher sa voisine avec son canif. On imagine à nouveau la situation qui -le livre, rappelons-le, date du tout début du siècle- devait susciter des rires un peu équivoques chez le lecteur, outre que le recours à un «canif», s'il est efficace, n'a vraiment rien de poétique.

Le début de l'alinéa suivant résume le brouhaha qui doit régner alors : «exclamations» et «rires». On a fini par s'amuser de l'incident, sans doute à cause de son caractère inattendu. C'est alors que survient un nouveau personnage (effet de variété) qu'on avait un peu oublié.

7. Le vieux fermier de Treignes. Ce qui lui est arrivé est une aventure dans l'aventure. Il a dû se «rendre à la cour» (vocabulaire pudique); il a donc, semble-t-il, échappé à l'incident, mais s'est fait attraper là où il est allé, «au petit endroit» (même vocabulaire). Il y a un effet d'accumulation dans la «gag». Et lui-même d'apporter une précision («dix minutes pour me décoller», car, là, il ne pouvait appeler personne au secours) qui, compte tenu du lieu, doit susciter de nouveaux rires et de nouvelles moqueries.

8. L'autre fermier. L'épisode doit se terminer; on revient à une *situation d'équilibre* (cf. schéma narratif). C'est précisément à «l'autre fermier», resté imperturbable (il n'a «pas encore ouvert la bouche» et «tant de clameurs» l'ont «laissé parfaitement calme») qu'il appartient de conclure en apportant, «en son patois», la solution : «un peu d'essence», et pour les déchirures, il faudra «coudre»... Il a un langage truculent : «cottes et culottes» (effet d'homophonie), joue les chefs de famille : ce sont les «femmes» qui cousent...Et, comme la réception doit se poursuivre – l'action du roman aussi –, il propose de prendre soit d'autres chaises, soit -on appréciera le prosaïsme de la solution (il s'agit d'une réception, rappelons-le, d'où effet de ridicule)- on collera de la «gazette» (langue d'époque) sur celles qui sont enduites de vernis mal séché.

Joseph Chot exprime-t-il son avis sur la proposition du fermier (*narrateur* dans le texte) ou résume-t-il l'opinion des personnes rassemblées chez l'échevin, lorsqu'il parle de son « bon sens » ? Cette seconde hypothèse paraît préférable, compte tenu de l'époque et du public.

Enfin, la bonne humeur revient : l'auteur ne veut pas nous laisser sur une impression désagréable, après nous avoir fait rire (ou sourire), même si la scène n'est pas d'une grande finesse.

Il faut conclure. Chot se tourne alors à nouveau vers « l'hôtesse » qui s'en prend à son mari (« a prétendu jouer au vernisseur », a eu une « lubie », s'y est pris « trop tard »). Mais l'habileté du récit réside dans le fait que le mari, nullement culpabilisé, se retourne contre le marchand qui lui a vendu un « vernis de détestable qualité » : ce n'est pas lui le coupable (peut-être, comme dit sa femme, s'y est-il effectivement pris trop tard), mais le marchand. Il faut un bouc émissaire (« il va me le payer ») ; l'épisode se termine sur ce qui pourrait donner lieu à une nouvelle scène drôle.

En bref : variété des portraits et des réactions, moquerie, rires à partir des situations délicates.

Choix d'extraits

Ce jour-là, vers trois heures de l'après-midi, la marquise achevait de détruire, dans les flammes d'un feu ouvert, un tas de lettres qu'elle jugeait désormais inutiles, sinon compromettantes. Gaspard, après avoir, suivant son habitude, frappé deux petits coups secs à la porte du salon, apparut dans la pièce.

— *Si Madame la Marquise le permet ?*

— *Mon ami, sache donc une fois pour toutes que « Madame la Marquise » te permet tout ! N'est-ce pas toi le vrai maître de céans ? Une seule volonté commande ici : la tienne. Moi, faible femme, toute désorientée en ma misère, je n'ai qu'à t'écouter. Sais-tu qu'à te voir toujours à cheval sur l'étiquette, préoccupé à me rendre les honneurs, j'éprouve comme une tristesse, comme une pitié pour moi-même. Tu dois, je te l'ai déjà dit, m'appeler « Madame » tout court. Il n'y a plus de marquis, de marquise ! La Révolution a emporté tous ces vains titres. Il n'y a plus que des femmes, des hommes égaux devant la Loi, comme égaux devant Dieu.*

— *Que Madame excuse son vieux serviteur... Celui-ci ne pourra pas toujours vous obéir, hélas !... La Révolution ne peut s'empêcher de rendre à ceux auxquels je suis attaché tout le respect que je leur dois.*

— *Tu oublies donc, Gaspard, que tout a changé en France, que les idées, les institutions ne sont plus les mêmes ? L'ancienne aristocratie s'en va à la dérive, comprends cela.*

— *Tout ce que je sais, Madame, c'est que je suis trop vieux pour refaire peau neuve. Je n'ai cure des idées des quelques exaltés qui s'en vont pérorer dans le pays. Ceux-là ne peuvent rien sur moi. Attaché à mes maîtres, la seule joie qui me reste est de les bien servir et de me dévouer. Vous êtes, Madame, parmi les femmes, ce que votre mari est parmi les hommes. Vous êtes la première, la meilleure... Quel cœur, mieux que votre noble cœur, compatit aux peines d'autrui ? Qui vous connaît vous aime...*

— *Mais qui ne nous connaît nous abandonne à notre triste sort!*

— *Les hommes sont étourdis par les idées nouvelles. Ils aiment jeter par dessus bord tout ce qu'ils aimèrent par habitude. Respect, dévouement, bonté, pitié, piété, humanité, vains mots pour eux que tout cela! Pour aller jusqu'au bout dans le chemin de la Révolution, il leur faut, disent-ils, de la haine, de la terreur, du sang.*

(Le berger des loups, pp. 129-130)

— *À en juger par les effets terrifiants des mines à grosses charges de poudre, j'imagine, capitaine, que notre pauvre château...*

Il n'achève pas, voyant l'œil du commandant s'enflammer quelque peu :

— *M. l'Intendant récidive!... Que je le plains d'avoir si obsédant souci!...*

Puis, après un silence, la mine grave et recueillie, l'officier ajoute, d'un ton presque sentencieux :

— *Voyons, ne vous retournez donc point le sang pour si peu, je vous en prie, Monsieur Bernard. Les vrais biens de ce monde résident en notre esprit et notre cœur. Toutes ces belles choses qui nous entourent et que Dieu, leur seul maître, a mises pour quelques pauvres années à notre disposition afin de décorer notre vie, n'ont que durée éphémère et ne sont, du reste, rien auprès de l'attrait du ciel qui resplendit de grandeur souveraine et d'éternité. En vérité, tout ce que l'homme appelle richesse, tout ce qui sert à lui donner l'illusion du bonheur, n'est rien auprès de l'âme vertueuse qui aspire, par son propre élan, par sa propre prière, sans le ministère des autres hommes, à connaître la nature et Dieu... Voilà ma règle de vie. Elle me permettrait de ne point trop m'apitoyer sur la perte d'une fortune, d'un château, dont je serais propriétaire, de biens matériels que j'apprécie moins que la variété des grands spectacles que la Providence daigne étaler autour de nous. Et puis, savoir se contenter de peu, Monsieur l'Intendant, n'est-ce point la première condition de la vertu?*

Jean-Désiré, impressionné par cette sortie imprévue, un peu déclamatoire, riposte, troublé :

— *La vertu, Monsieur, grand mot que la vertu!... Elle est mon associée aussi, je pense... Mais, pour l'instant, elle m'ordonne de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour sauver ce château dont la très noble dame de Fagnolle m'a confié la garde.*

— *Homme de devoir, ergo homme vertueux!...Au fait, vous obéissez à la voix de votre conscience. Alors, allez jusqu'au bout et fasse le ciel que vous soyez exaucé!*

— *On dirait, capitaine, qu'il reste en votre esprit quelque doute au sujet de mes illusions?*

— *Laissez faire les événements et contentez-vous d'espérer et d'avoir confiance. Au reste, puisque Fagnolle, Couvin, Boussu sont occupés à cette heure par de petites garnisons françaises, tout doit vous porter à croire que ces endroits ont pour nous leur valeur stratégique. Dès lors, on les conservera... D'autre part, l'année va monter vers le nord et tout ce pays-ci rentrera dans le calme. À part Sautour, qui finira bien par tomber, il n'y a plus d'ennemis autour de nous... J'ai appris tout à l'heure que les Allemands et les Espagnols de Givet s'étaient enfuis. Alors, autour de nous, c'est la paix assurée.*

— *Commandant, vous oubliez donc que le roi de France fait la guerre à un puissant monarque qui n'a point l'habitude, je pense, de tolérer longtemps qu'on vienne lui faire la nique en sa maison?*

— *Il essayera de réagir, c'est certain. Mais quand?... N'arrivera-t-il pas trop tard?... On sait, chez nous, que Charles-Quint est à bout de ressources et que les soldats lui font défaut... L'insuccès de Metz marque la fin de son règne de gloire.*

— *L'empereur est malade, voilà tout... Certes, il fut mal servi, ces derniers temps, par un gouvernement faible et imprévoyant. Mais croyez bien que cet homme énergique ne lâchera point de sitôt la partie pour quelques revers essuyés en cette contrée. Goutteux, perclus, le monarque n'a plus le loisir de songer à la guerre. Il a cru à la paix, confiant en son adversaire d'hier. À présent que le sort en a décidé autrement, il se redressera, trouvera l'armée qui lui est nécessaire pour se porter à votre rencontre et vous couper à temps le chemin de Bruxelles.*

— C'est possible!... Moi, je m'attends à tout... Rien ne peut me surprendre... Repoussés par les Impériaux, les Français néanmoins tiendront Mariembourg... La position est trop belle... Et s'ils tiennent Mariembourg, ils conserveront Fagnolle... La destinée ironique fera peut-être que, un jour, ce château sera défendu par les soldats du roi de France contre les Impériaux.

— Dès lors, ce sera la fin de Fagnolle!... Pris dans la tourmente, obligés que vous serez de vous défendre contre un ennemi amenant du canon, vous succomberez en nous entraînant avec vous!...

(*Fagnolle*, pp. 70-73)

Accaparé par son travail, l'auteur de mes jours a laissé à maman le soin de m'apprendre à lire et à écrire. Il aime cependant s'intéresser à l'occasion aux études de mon frère. Celui-ci manie tous les soirs d'énormes livres dont il tourne et retourne les pages pour y chercher des mots grecs et latins... Je frémis à l'idée qu'on m'obligera peut-être un jour à manipuler pareils volumes. Au lieu de regarder ceux-ci, je préfère parcourir le gros cahier de brouillon de mon aîné. Je suis toujours sûr d'y découvrir, en marge, des dessins à la plume de son crû ou dus à notre ami Nestor Outer. Tous deux s'évertuent à répéter à l'infini la silhouette caractéristique du père Piccardy, celle du gros surveillant Roussoy. Mais Nestor, notre gai camarade, m'intéresse surtout quand il esquisse quelque combat entre fantassins français aux larges pantalons rouges, aux guêtres blanches, et entre soldats prussiens, à casques pointus et aux vestes bleues. Voilà sept ans seulement que les canons de Sedan et ceux qui assiégeaient Montmédy se sont tus. On parle bien souvent encore de cette guerre... Mon père, avec quelques amis, était allé au lendemain du désastre, visiter le champ de bataille de Sedan...

Pour corser le récit de cette excursion historique que je lui faisais souvent recommencer, il avait toujours soin d'ajouter, à la fin, – uniquement pour moi – qu'il avait ramené de là-bas un magnifique cheval arabe que l'on appelait Simbad et qu'il me destinait spécialement; mais que ma mère, un jour, l'avait échangé, en notre absence, contre une pièce

de toile. Cette confiance me remuait fort. Et j'en voulais beaucoup alors à maman, qui avait vendu « mon » cheval, mon pauvre ami, Simbad! Mon imagination complaisante de gosse avait fini par se forger une image très nette du magnifique coursier blanc que l'on m'avait ravi!... De complicité avec mon père et mon frère, la coupable acceptait mes reproches amers, reconnaissait ses torts. Pauvre maman!... Elle me laissa croire, jusqu'à l'heure de la désillusion qui, vers dix ou onze ans, vint toute seule, à l'existence de Simbad... Mais maman savait rire aussi à ses heures. Dévouée aux siens, elle s'efforçait tout en faisant son ménage, de s'occuper de moi le plus possible. Mais elle s'inquiétait beaucoup de ma légèreté, de mon étourderie, de mon manque d'attention et de goût pour le travail. Je l'entendis souvent se plaindre à mon père de mes distractions continues et du mauvais vouloir que j'apportais à faire ce qu'elle me demandait...

Elle déplorait aussi ma maladresse à écrire, le peu de soin que je prenais à respecter la propreté de mes livres et cahiers. Comme je renversais sans cesse mon encrier de verre, on finit par m'en faire revenir un de plomb. On remplaça, aussi, plus tard, les manches de mes porte-plumes en bois dont je mangeais toujours les bouts, par des manches en os. Il y avait même à l'extrémité de l'un de ceux-ci un minuscule trou par où, en fermant un œil et en regardant bien de l'autre, on pouvait voir l'église Saint-Pierre de Rome...

(Le trou des fées, pp. 37-39)

Au lendemain de la Saint-Nicolas, l'hiver se déchaîna avec rudesse. Il y eut de grandes neiges dès Noël et, au cours du mois de janvier, le froid fut si vif que l'on nous retint à la maison. Je me vois au travers des carreaux de la fenêtre de ma chambre donnant sur la rue... Attablé-là, devant mon encrier de plomb, je m'applique à faire le devoir que maman m'a imposé. Mais comme je suis distrait, ce jour!... À l'extérieur, les toits, les murailles, les jardins que j'entrevois, disparaissent sous l'épaisseur du blanc manteau... Des oiseaux affamés sont tombés par bande sur un de ces vilains fumiers qui, à cette époque, faisaient encore le triste ornement

de certaines rues. Un coup de fusil retentit. C'est André, le voisin, qui vient d'abattre la plupart des pierrots qui se sont rassemblés là. J'ai tressailli au bruit de la détonation. Mais déjà je me suis redressé pour voir ce qui se passe dans la rue. L'homme tient toujours son fusil tandis que, de la main restée libre, il ramasse les petits corps de ses victimes.

Ce tableau m'a fait mal et j'ai senti en mon cœur comme une haine à l'endroit de mon impitoyable voisin. Pourquoi ce butor a-t-il tué ces oiseaux affamés? Pourquoi a-t-il mis à profit leur détresse?... L'idée qu'il y a bien des gens méchants sur la terre me poursuit. Si Gisquet et Bébert étaient ici, ils partageraient certainement ma manière de penser et, sans aucun doute, ils chercheraient un moyen de venger la mort de ces pauvres oiselets.

Il y a tant de neige qu'il a fallu, certains jours, se frayer à coups de pelles un passage à travers rues et c'est, à présent, tout un système de tranchées qui réunissent entre elles les différentes artères. Et voici que l'on a signalé aux environs la réapparition des loups. Fin janvier, les chasseurs en ont abattu un à la Croix-Rouge et deux dans les bois de Saint-Mard. Mon frère et moi avons été voir les restes d'un de ces fauves au poil gris. Le corps gisait au pied du perron de l'hôtel Leyder, pattes en l'air, gueule ouverte, langue exsangue, échine blanche de poussière de neige. Quelques jours après, un autre traversa la ville en courant, suivi de quelques gamins téméraires dont les cris firent s'enfuir en vitesse la bête affolée en ce milieu où elle s'était fourvoyée par mégarde. L'intrus échappa cette fois aux fusils des chasseurs.

(Le trou des fées, pp. 72-73)

Le village d'Olloy est situé dans une région très pittoresque. La belle rivière aux eaux cascadeuses et limpides qu'est le Viroin, serpente d'abord sur un lit de cailloux mordorés, dans des fonds sauvages où se dressent les belles roches de Dourbes; puis la vallée se resserre, et s'élargit tout à coup. À Olloy, voici dans les fonds, des prairies bien fournies, des vergers, de l'argile, des moissons. La rivière a mille replis de serpent... Elle déferle sur Vierves, puis, en torrent, se dirige vers la

France par Treignes et Mazée et va se jeter dans la Meuse à Vireux.

Vue du sommet des points culminants qui la dominent, la vallée est magnifique. Elle ne rappelle ni le caractère mosan, ni la sévérité, ni la sauvagerie de l'Amblève ou de l'Ourthe. Plus sereine, elle impressionne surtout par les profondeurs de ses horizons, par la variété et les couleurs multiples du paysage. Olloy est situé au fond d'un large entonnoir, formé d'un côté par les montagnes calcareuses et dénudées de l'Entre-Sambre-et-Meuse, aux « tiennes » anémiques et raboteux, de l'autre, par les hautes cimes boisées des contreforts des Ardennes françaises dont l'immense et profonde forêt giboyeuse couvre tout le vaste horizon. Ce pays enchanteur est peu connu encore. On y trouve cependant aujourd'hui des auberges, suffisamment confortables, où l'on sera reçu avec les plus grands égards. L'étude folklorique du terroir y est particulièrement intéressante.

(Le jardin des souvenirs, pp. 102-103)

C'est fête au château...

Tout à l'heure, le chapelain bénira l'union des trois veuves de Hierges et des seigneurs d'Agimont et de Beauraing. En la grande salle du donjon dont les tourelles sont hérissées d'oriflammes, tout un monde de serviteurs prépare le repas nuptial.

C'est l'activité fiévreuse et débordante des dernières heures qui annoncent la cérémonie toute proche... Dans les cuisines, où les fours furent tôt allumés, s'entassent, sur des tables énormes, mal équarries, les mets les plus divers. Les servantes ont passé trois jours à plumer oies, hérons, poulets, dindons, canards, cailles, perdrix... Et des quartiers de bœuf, des gigues de chevreuil, des jambons de sanglier, des gigots de mouton et autres pièces s'alignent percés de gigantesques broches... Les viandes du petit gibier à poil marinent dans de larges terrines toutes prêtes à être glissées sur les braises rutilantes. Poissons de Meuse, truites des ruisseaux, écrevisses, légumes, fruits, fromages et friandises, s'entassent dans une place spéciale où un cuisiner expert leur accorde les meilleurs soins. Les sires d'Agimont et de Beauraing, dont les pères, eux aussi, laissèrent leurs os en Palestine, sont arrivés, en grande pompe, vers

huit heures du matin. Les mères des fiancés, les parents et les invités sont venus, la veille, qui en char, qui en litière. Mais ce fut le cortège des jeunes seigneurs suivis de leurs vassaux et des belles dames élégantes caracolant avec grand art sur des chevaux richement caparaçonnés, qui émerveilla le plus... Des hérauts s'avancent en tête, sonnante de la trompette; des écuyers portent les bannières aux couleurs de leur maître. Lentement, par le sentier qui monte vers le château, la petite troupe a gagné l'entrée du fort dont le pont-levis, pour la circonstance, avait été relevé à dessein de fournir occasion aux prétendants et à leur cortège de faire sonner appel suivant le rite...

(Légendes de mon pays, pp. 78-79)

Au lieu de s'en aller tout droit à l'église, Scailteux s'en fut frapper à la porte du docteur Jules Mandaille, petit homme bedonnant d'une trentaine d'années, imberbe, court sur jambes, à la physionomie large, sans éclat sanguin, mais aux yeux bruns très doux et intelligents. Personnage sans façon, d'une modestie tout en rapport avec la rustique simplicité de sa clientèle... Son passage à l'Université où il fut un étudiant studieux, uniquement préoccupé de ses études, ne l'avait guère dégrossi. Rentré chez lui avec le beau diplôme de docteur en médecine, il était redevenu l'Ardennais timide que le séjour en ville n'avait point transformé. Dès qu'il vint s'établir à Pret-au-Leu, les habitants, cauteleux de nature, eurent vite fait de constater que ses allures, sa marche pesante, avaient certaine analogie avec les petites vaches bretonnes que l'on venait d'introduire dans le pays. Et le surnom de Petit Breton, tombé des lèvres d'un loustic, fut immédiatement répété et accepté par tous...

Le père du docteur, Ignace Mandaille, avait été receveur des douanes. Ces fonctions l'avaient dressé à l'art d'être méticuleux, exigeant, rapace aussi. Pour mettre son fils aux études et, plus tard, pour l'établir à Pret-au-Leu où, par la voie des journaux, l'administration réclamait un médecin, il lui avait fallu, disait-il, se saigner à blanc. Pour rien au monde il ne se serait séparé, pas plus que sa femme Charlotte, de ce fils

sans grande volonté, casanier, soumis, sur le sort duquel il prétendait veiller. Cette passivité du docteur, cependant sympathique à tous, envers des parents qui ne l'étaient point parce que manifestement égoïstes, irritait la population. On ne pouvait admettre que le Petit Breton fût en tous points le serviteur scrupuleux de ses père et mère dont la ladrerie était notoire, et qui prétendaient continuer à traiter leur fils en petit garçon toujours sous tutelle. Des villageois se prenaient sans cesse de pitié sur son sort. Son visage replet, souriant, respirait la bonté, inspirait confiance et contrastait certes avec celui du père dont la face glabre, émaciée, cavée, le nez effilé, les lèvres minces, les oreilles détendues en faisaient un type à part, expression incarnée de sa terrible avarice.

Le fils ressemblait à sa mère, grasse, nabote, de caractère soumis, indifférente, toujours de même humeur et pas méchante. Mais son mari ne lui avait pas fait passer en vain quarante-deux ans à manger au même râtelier... Finalement elle était devenue comme lui. Flanqué de parents souverains maîtres de sa destinée, leur obéissant par habitude, le petit docteur n'avait d'autre joie que celle que lui réservait l'art qu'il pratiquait. L'argent qu'il gagnait s'en allait, à peine touché, en la bourse de l'ancien receveur, tout à sa lésinerie et qui prétendait vouloir retrouver, encore et toujours, les « grosses » sommes qu'il avait dépensées pour les études de Jules. Chacun s'expliquait dès lors pourquoi le médecin que l'on estimait était toujours vêtu du même costume, hiver comme été; pourquoi il portait, d'avril en novembre un chapeau de paille tordu, éreinté, un faux-col en caoutchouc qui lui engonçait le cou entre les épaules. Jamais on ne le voyait au cabaret, jamais il ne fumait. Les quelques sous qu'on lui réservait chaque mois servaient à acheter du tabac à priser dont il faisait, comme son père, grande consommation. D'où le mouchoir rouge à pois blancs dont un coin tombait en piteuse penderie des basques de sa jaquette, grise autrefois, mais déteinte. Outre les honoraires qu'il recevait de sa clientèle de classe payante et le petit traitement que lui allouait la commune en qualité de médecin des pauvres, le titulaire tirait également profit de la vente des médicaments. Dès le principe, sous prétexte de trouver à s'occuper, le père prit sur lui le soin de diriger cette petite pharmacie représentée par trois planches sur lesquelles étaient placés quelques boccoux pansus, étiquetés, des bouteilles

vides de toutes dimensions, des pots de porcelaine blanche, des « potiquots et des boîtes rondes en carton. Le vieux Mandaille s'était entraîné avec succès en l'art de faire des pilules, de composer une potion et servait la clientèle avec un sens très sûr des dosages, avec attention aussi et précision toutes spéciales.

(Carcassou, pp. 70-72)

Mariage

Quelques jours après ces événements, Colas Robin épousa la jeune fille qu'il aimait. La veille, vers neuf heures du soir, tous deux, avec leurs témoins, s'en étaient allés à la mairie où le maire leur avait lu, à sourde voix et pour la forme, quelques articles du code civil à la lecture desquels ils ne prêtèrent qu'un semblant d'attention. Enfin, le premier magistrat de la commune les déclara unis, puis leur serra la main en leur souhaitant beaucoup de bonheur en leur nouvelle vie... Et le lendemain, vers huit heures, ce fut le mariage religieux, fait en vitesse, lui aussi. Le couple fut béni par les bons offices de Monsieur le Curé Fosti auquel Robin donna vingt francs pour les pauvres...

Si modeste qu'elle avait été, la cérémonie de ce mariage ne manqua point d'attrait et d'émotion pour tous les amis et connaissances finalement réunis sous le porche de l'église pour féliciter, à chaudes mains tendues, les nouveaux mariés... Et puis, par curiosité seule, des femmes étaient venues... L'on savait, par une indiscretion de couturière, que l'épousée serait très belle sous sa robe bleu clair et sous son joli chapeau de paille blanche. Et l'attente ne valut à ces impatientes aucune désillusion. Jamais Rose Ponsart n'avait été si jolie, si séduisante, si enviée!...

Au sortir de l'église, les mariés et leur suite traversèrent la grand-place et gagnèrent le cabaret Picard où ils devaient être reçus. En attendant le repas de noce, on servit ici le petit déjeuner à la fourchette. Un gros jambon y passa tout entier. Puis le « patron » déboucha bouteille sur bouteille, éveillant chez tous les plus heureuses dispositions pour la grande bûche de tout à l'heure. L'échevin embrassa la mariée après le petit discours habilement tourné et tout de circonstance qu'il improvisa.

Puis, vers midi, le cortège se reforma et l'on se rendit par la rue principale à la maison de l'oncle Ponsart où la table avait été dressée la veille... Et, sur le chemin qui suivait la noce, des fenêtres s'ouvraient, des voix acclamaient, des mains se tendaient... Seules les portes de deux maisons habitées par de vieilles filles auxquelles la destinée, en raison de leur détestable caractère, refusait obstinément un mari, restèrent closes.

(Carcassou, pp. 224-225)

Or, tout à la désespérante pensée d'une humanité damnée, vouée pour l'éternité peut-être aux malheurs toujours mêmes que lui réservent ses passions, le barde, pris de pitié, se mit à verser des pleurs en songeant à la destinée misérable de ceux qui gisaient là, qui auraient dû s'unir et s'aimer en toute paix...

Détournant son regard attristé de toutes les horreurs entassées dans le sang, Merlin se mit à regretter le calme et la solitude de sa forêt et la compagnie des animaux qu'il aimait...

Cependant, la voix du roi de Caer Gwen, lequel devine son souci peut-être, le rappelle à la réalité :

— *Maître, dit le Breton, les nôtres nous reviennent déjà. L'ennemi est en complète déroute mais voici la nuit... Qu'allons-nous faire de Vortigern qui se tient enfermé dans cette tour?*

Et Merlin, d'une voix nette qui n'admet point de réplique :

— *Sache bien, ô roi, que j'ai réclamé comme prix de mon concours, le droit de disposer comme il me plaira du sort des prisonniers.*

Le pendragon se dirige alors vers les hommes qui, à grands coups de masse et de levier, s'évertuent à faire sauter la porte de fer de la tour.

Il les appelle, fait un geste, et l'huis, ô surprise, s'effondre aussitôt!... Il dit alors, tourné vers un des officiers :

— *Que l'on fasse sortir de cette forteresse l'usurpateur Vortigern Guined et tous ceux qui sont avec lui. Désarmez tout le monde mais que nulle violence ne soit employée envers qui que ce soit. Que l'on permette aussi au roi déchu d'emporter tout ce qui lui plaît. Je fais grâce à tous les prisonniers. Ils sont libres.*

Quelques instants après, Vortigern apparut, blême, tremblant, sur le seuil de la porte. Il reconnaît Merlin, se précipite vers lui, les mains tendues, esquissant un geste de pardon et de reconnaissance.

— Ne parle pas, lui dit son sauveur. Tu as reconnu le niais que tu voulais faire bâtonner par tes valets... Désormais tu n'auras plus à redouter les sursauts du dragon blanc car le dragon blanc va périr. Je te laisse la vie... Au lieu d'aller remettre ton sort aux mains des hommes cruels que tu attiras en Bretagne, éloigne-toi d'eux... Va vivre à l'écart, en toute paix. Apprends à être bon et repens-toi!...

Les yeux du barde ont jeté un éclair. Sa voix fut si incisive, si sonore aussi, que chaque mot a percé le cœur du vaincu. Vortigern s'éloigne et Merlin considère à présent avec tristesse le visage ravagé et mouillé de pleurs de la belle Rowéna. La reine tombe aux pieds du héros, murmure à travers ses sanglots, des mots de gratitude. Le généreux vainqueur lui prend les mains, la relève, regarde un instant ces beaux yeux où s'expriment à la fois toute la désolation et la reconnaissance d'une âme de femme; puis, avec un pâle sourire qui pardonne, remercie et encourage, il éloigne doucement la fille de Hengist...

Derrière le roi et la reine déchus pour jamais, défile ensuite le cortège des officiers, des gardes et des serviteurs, groupe pitoyable que l'on emmène au loin.

(Merlin le Calédonien, pp. 54-56)

Le lendemain, Marie-Dorothée fit une curieuse découverte. Etant entrée dans la chambre du capitaine, en ce moment à Mariembourg, elle avait trouvé sous l'oreiller du lit, un livre à belle et solide couverture de cuir. Saisissant le volume, elle poussa un cri de surprise quand elle eut ouvert celui-ci et qu'elle en eut parcouru quelques pages. Alors, replaçant l'objet à l'endroit où elle l'avait pris, quittant brusquement la chambre, elle s'en fut à la recherche de son mari qu'elle rencontra dans le vestibule. L'ayant entraîné dans le petit boudoir de la tour, l'air très grave, elle lui dit :

— Savez-vous la nouvelle, Jean-Désiré?... l'homme que nous

hébergeons, qui mange à notre table, dont vous avez fait un ami, savez-vous qui il est, ce qu'il vaut ?

Pris au dépourvu par cette question, M. Bernard considère sa femme des pieds à la tête, hésite à répondre, puis, avec un gros rire :

— Celui que nous hébergeons?... Mais, c'est un capitaine français qui a nom Charles-Henri de Géraudin, né à Langeais en l'an 1501... C'est un gentilhomme de vieille roche, un soldat sans peur et sans reproche. C'est un ennemi que j'aime beaucoup.

— C'est un hérétique!... Un hérétique, vous m'entendez ?

— Qu'en savez-vous ?

— Il lit la sainte Bible en langue vulgaire!... Allez dans sa chambre et voyez sous son oreiller ce livre dont le titre seul vous édifiera!...

— Pas curieuse pour un patard, Mme Bernard!...

— Le seul contact de cet objet m'a brûlé les doigts!... Aussi a-t-il suffi que je visse ce livre pour le rejeter aussitôt! Vous devriez avoir le courage d'aller le prendre avec des pincettes pour le jeter au feu!

— Dieu m'en préserve!... Très intéressante, cette traduction!...

— Qu'en savez-vous ?

— Il arriva que, le soir, quand vous étiez couchée, le capitaine me fit lecture de quelques fragments de l'Ancien Testament que je puis enfin comprendre à présent puisqu'il ne m'est plus imposé de le lire en latin.

— Miséricorde!... Que dites-vous donc là, malheureux inconscient!... Mais vous allez vous damner!... Cet homme cherche évidemment à vous corrompre!... Il veut vous réformer!...

— N'exagérez donc point, ma mie!... Vous voyez le mal où il n'est point. J'ai déjà blâmé en vous cette tendance à interpréter de la pire façon des faits qui, par eux-mêmes, n'ont aucune importance.

— Je vous dis que M. de Géraudin est un hérétique et qu'il finira par vous perdre!... Je m'explique à présent son air austère, ses attitudes, son regard rêveur, sa parole sentencieuse, sa façon un peu distante d'envisager les plaisirs de ce monde. Et toute cette humeur d'hier soir qui lui fit dire tant de méchantes paroles sur le compte de Mme la duchesse de Valentinois?...

— Une courtisane.

— ... et du roi lui-même?

— *Roi sans cerveau, sans nerfs, sans volonté... Triste roi, en sommé*

— *Cette colère s'explique du fait de sa religion détestable. Nous allons nous damner, vous dis-je, à le fréquenter !*

— *Mais, à part ces présomptions, rien ne peut vous prouver que le capitaine est un réformé. Le fait de posséder une bible en langue vulgaire et d'avoir l'air d'être ce que l'on n'est pas, ne prouve rien.*

— *La bible est annotée de telle façon...*

— *Et tout à l'heure vous m'affirmiez n'avoir perçu que le titre seul du volume ?*

— *Je vous dis que M. de Géraudin annoté ce livre tout chargé de remarques personnelles dont plusieurs font allusion à Calvin, ce curé hérétique et maudit qui fut contraint, dernièrement, pour échapper à un juste châtement, de quitter la France...*

(Fagnolle, pp. 82-83)

Diane⁽¹⁾ ne peut vieillir !... Son corps, virilement traité, plongé chaque matin, à son réveil, quelle que soit la saison, dans l'eau glacée des fontaines, est de ceux qui défient les morsures du temps. Imaginez-la, cette déesse, se levant avec l'aurore, courant à cheval, suivie de ses grands lévriers, à travers la verdure couverte de rosée!...

— *Mais alors... la reine Catherine de Médicis? Pourquoi n'accompagne-t-elle point le roi ?*

— *On dit que la reine a l'esprit sédentaire, qu'elle aime mieux résider au Louvre, à Blois, à Chaumont, où elle se plaît en compagnie de ses astrologues, préférant ceci aux rudes chevauchées guerrières que mène son royal époux. Or, pour suivre l'intrépide et infatigable cavalier qu'est Henri II, il faut une amazone comme Diane !*

L'intendant risqué à son tour un avis sur le sort des rois pour qui il n'est autre règle de conduite que celle qu'ils adaptent, suivant leur bon plaisir, à leurs passions. Du coup, l'œil du vieil officier pétille, ses joues s'avivent, il s'écrie, d'une voix ferme :

1 Diane de Poitiers.

— *Un roi?... Mais qu'est-ce donc qu'un roi?... un mortel pris au hasard par le destin qui lui donna, sans qu'il fit le moindre effort pour les obtenir, puissance et richesse. Si son âme est sans bonté, son intelligence sans clarté, ouverte à toutes les flatteries, s'il n'a que ses mauvais penchants à satisfaire pour se persuader que sa vie royale ne l'est vraiment que parce qu'il peut se permettre de rejeter des préjugés, de se substituer aux lois, aux devoirs, à la conscience publique et ceci au point de croire qu'il a le droit de proclamer juste et beau ce qui est injuste et laid, ce roi n'est que le dernier parmi les esclaves!... Et les hommes vertueux ne peuvent avoir pour un tel monarque qui n'obéit qu'à ses viles passions, qu'indifférence, dégoût, mépris!...*

— *Henri II, coupe naïvement Mme Bernard, manquerait-il à ce point aux obligations morales que lui impose son titre de roi?*

— *J'ai parlé des rois en général, Madame l'Intendante, des rois dont la manière de vivre est détestable. Je n'ai point parlé de sa Majesté le roi Henri II dont, pauvre officier sans fortune que je suis, je reste le très obéissant serviteur.*

(*Fagnolle*, pp. 82-83)

Synthèse

Ce qui frappe d'abord quand on considère l'œuvre de Joseph Chot avec quelque recul, c'est la diversité : des romans (*Carcassou*, *Fagnolle*, *Merlin le Calédonien*), des recueils de nouvelles (*Le berger des loups*), de contes et légendes (*Légendes de mon pays*), des souvenirs (*Le jardin des souvenirs* et, au moins en partie, *Le trou des fées*), des évocations de la Guerre 1914-1918 dans la région dinantaise, du théâtre, des manuels scolaires (histoire), sans parler de quelques essais littéraires (cf. bibliographie). En tout, une vingtaine de volumes.

Limitons-nous à l'œuvre littéraire, à l'œuvre de fiction, quitte à faire quelques incursions du côté des souvenirs. Abordée sous un autre angle, cette œuvre révèle encore une réelle diversité.

D'abord des ouvrages situés dans la foulée du naturalisme, comme *Carcassou*, «roman de terroir», ou *Un gai luron*, dont le personnage, moins drôle que le titre ne le laisserait supposer, pourrait bien avoir influencé cet autre habitant de l'Entre-Sambre-et-Meuse, l'auteur des aventures de Toine, Arthur Masson.

Ensuite, des livres destinés à évoquer le passé lointain ou proche. Cela va du *Berger des loups*, qui exploite une donnée fantastique, celle du «meneur de loups», qu'on trouve aussi bien dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian que dans celle de notre contemporain Claude Seignolle, lui aussi attentif, il est vrai, à retrouver et à ranimer les croyances du monde rural du XIXe siècle, aux *Légendes de mon pays*, où se lit avec plaisir – c'est, à mon sens, un des plus beaux textes de Chot – la *Légende des dames de Hierges*, qui explique à sa manière pourquoi certains rochers émergeant de la forêt d'Ardenne et surplombant la Meuse, du côté de Monthermé, sont appelés, métaphoriquement, les «Dames de Meuse». Dans ce livre figure également *Le prisonnier* qui conte la légende de Jean de Croy enfermé dans une grotte (qu'on visite encore) de Couvin et sauvé par un jeune berger qui avait découvert sa prison naturelle.

Dans *Un feu dans la montagne*, dont l'action se situe en 1793 et qui figure dans *Le berger des loups*, l'aventure met aux prises des aristocrates et un louche représentant de la Terreur. Y a-t-il dans ce choix une allusion politique? (On a tiré de cette nouvelle un drame lyrique, *La marquise de Fontanay*, musique de Paul Lagye, donné en octobre 1926 au Théâtre lyrique d'Anvers, par après à Gand, à Namur et à Mons : ceci constitue un autre aspect de l'œuvre de Chot.)

De la sorte, Joseph Chot nous fait voyager dans le temps, jusqu'au Moyen Age et à la Renaissance. C'est le cas de *Fagnolle* (1554-1555), roman historique – l'auteur donne d'ailleurs des précisions dans ce sens au seuil de son roman, ce qui, si on lit cette notice, diminue les interrogations qu'on peut nourrir touchant le sort réservé au château de la connétable de Hainaut –.

Plus lointainement encore, Joseph Chot remonte jusqu'à l'Antiquité (*Le génie d'Athènes*) ou aux premiers siècles de notre ère (*Merlin le Calédonien*, *Cunroth le Scandinave*).

Ces deux derniers livres, romans « nordiques », laissent aujourd'hui un peu perplexe, car l'évocation des noms des héros, de leurs titres et grades, ne dit rien à notre esprit. Mais, notamment dans *Cunroth le Scandinave*, se découvre une réflexion sur les religions, les anciens cultes nordiques cédant devant le christianisme; de même, dans *Merlin le Calédonien* (le Merlin enchanteur des romans médiévaux), d'amères pensées sont formulées par Merlin sur la guerre et la folie des hommes. Dans ce cas-ci, comme l'écrit Joseph Chot dans son « avertissement », le Merlin qu'il évoque, guerrier et redresseur de torts, n'a rien de commun avec celui de la Table Ronde :

« En présentant sous forme narrative, simple et concise, cette histoire, – strictement liée aux données légendaires, – des aventures de *Merlin le Calédonien*, nous n'avons poursuivi qu'un seul but : celui d'instruire le lecteur au sujet de l'individualité troublante de ce personnage mystérieux et complexe que des chroniqueurs des VI^e, VII^e et VIII^e siècles ont signalé, dans leurs écrits, comme un type parfait de barde, de guerrier, de savant et de devin. On ne connaît guère chez nous ce Merlin du Ve siècle qu'a fait oublier le renom de *Merlin*

L'enchanteur, plus légendaire encore celui-là, plus énigmatique, et qui servit à illustrer les innombrables poèmes de chevalerie du XIII^e siècle, lesquels constituent pour la France littéraire le *Cycle de la Table ronde*. Ces deux personnages ne se ressemblent qu'en surface.»

Ces voyages dans le temps et dans l'espace révèlent, chez Joseph Chot, une bonne connaissance, culturelle en somme, du passé. Mais ce qui peut apparaître comme un avantage au plan de l'information est aussi, quelquefois, un désavantage au plan de la fiction : l'imagination se trouve comme bridée. De là certaines lourdeurs et longueurs. On n'a pas manqué d'en faire le reproche au romancier.

Sans doute y a-t-il plus de spontanéité dans la narration des souvenirs, ceux notamment qui se trouvent évoqués dans *Le trou des fées*. Chot, rappelons-le, était natif de Virton (1871)⁽²⁾, son père exerçant dans cette ville la profession de professeur. Dans ce livre, l'auteur évoque des souvenirs scolaires (sa distraction, les jeux de la récréation), mais surtout une escapade au «trou des fées», lieu-dit situé à quelque cinq kilomètres de Virton, dans un environnement forestier où plusieurs toponymes renvoient à la légende des Quatre fils Aymon : Château Renauld, Huombois (bois de Huon ou Hughes), notamment.

À l'occasion de cette histoire, le conteur ressuscite encore l'image d'une dame dentiste et charlatan, telle qu'il en existait alors, qui faisait son baratin sur la place des villages, entourée de musiciens qui jouaient fort au moment de l'extraction des dents... pour couvrir les cris du martyrisé qui, bien sûr, n'avait pas été anesthésié et à qui on avait persuadé qu'il ne sentirait rien.

Dans *Le jardin des souvenirs*, Chot évoque des images du Poitou liées à des amitiés nouées là-bas, celles, notamment, des peintres Léon Pouteau (1868-1938), lequel dessina la couverture de plusieurs de ses

²Les Gaumais apprendront peut-être que, de Virton, Chot avait fait *Notrival*. Il suffit de lire ce nom vers la gauche à partir du v pour retrouver Virton, la finale -ival, elle, provient d'un quartier de la ville, le faubourg d'Arival. De son côté, l'aquarelliste-écrivain Nestor Outer, dédicataire du *Trou des fées*, avait baptisé sa ville *Canipolis* (la ville des chiens, sans doute parce que ces animaux y étaient nombreux), les habitants devenant les *Canipolitains*...

livres, de Jacques Jobbé-Duval, qui vint peindre à Bouillon. Dans d'autres pages, il parle d'une visite à Nohant, où vécut George Sand, ou bien il nous remet en mémoire deux sculpteurs, Paul (1823-1848) et Félix (1831-1883) Bouré, qui vécurent à Olloy-sur-Viroin.

Une production abondante, avons-nous dit, et un écrivain quasi oublié. Pourquoi? Pour répondre à cette question, il faudrait d'abord se demander ce qui caractérise l'œuvre de Joseph Chot.

L'attachement à la région – natale (dans *Le trou des fées*) ou d'adoption (dans *Carcassou*, dans *Fagnolle*, etc.) –, qui va de pair avec l'amour de la patrie (phénomène plus spécifiquement lié à la première moitié du XXe siècle) frappe d'abord. Cette attitude permet le développement d'un certain lyrisme descriptif. La forêt d'Ardenne, les rizières et les sarts inspirent de nombreuses pages qui sont davantage l'exaltation de la nature que nécessitées par la narration romanesque. Cette complaisance, qui se comprend, qu'on pardonne à Balzac, on peut estimer qu'elle conduit ici à des digressions un peu longues, comme, par ailleurs, l'exposé des situations politiques dans les romans historiques. Il faut avouer que le lecteur n'«accroche» pas toujours.

Lorsqu'il se transforme en témoin, Joseph Chot reste un conteur agréable : ses souvenirs (de Gaume ou du Poitou) valent par l'émotion; les évocations de la vie des fraudeurs allant de Belgique en France avec de lourds sacs de farine ou de tabac sont précises et bien contées. (On comparera avec *La maison dans la dune*, de Maxence Van der Meersch, ou certaines pages du roman pour adolescents de Maud Frère, *Vacances secrètes*, éd. Gallimard.) Enfin, des nouvelles comme *Un feu dans la montagne* (in *Le berger des loups*) ou la légende des Dames de Meuse (in *Légendes de mon pays*), rapidement contées, ont de la vie et du mouvement.

Il est vrai qu'on sent chez cet auteur un réel plaisir de faire partager ses connaissances et de conter des histoires dont, à les relire, on se demande aujourd'hui à quel public il les destinait : adolescents ou adultes? Un roman de naturalisme rustique comme *Carcassou* était encore offert comme prix dans les classes inférieures de l'Enseignement secondaire en 1950. (Est-ce parce que leur auteur avait été inspecteur dans le même Enseignement?)

Ce qui fait ici défaut et explique peut-être le discrédit qui frappe Chot, c'est le sens de l'intrigue, d'une intrigue nouée. Le cas de **Carcassou** me paraît significatif à cet égard : l'action s'y disperse entre les manœuvres et ruses des fraudeurs, la vie misérable de Carcassou (sa fin, plus misérable encore, ne paraît pas suffisamment préparée), les problèmes familiaux d'un jeune héros, ceux d'une autre jeune fille, sans parler des scènes de cabaret, des descriptions de nature et des «mondanités» provinciales. En somme, ce qui subsiste, ce sont des tableaux, précis, émouvants, quelquefois drôles (cf. texte analysé).

Parfois, les dialogues sont artificiels, trop écrits et inadaptés aux personnages qui sont censés les prononcer, ou bien le souci de rendre la langue d'une époque (le Moyen Age notamment) confère au texte une fausse allure ancienne. Ailleurs, des coquetteries d'écriture artiste (l'emploi abusif du **en** qui fait penser aux Goncourt) finissent par agacer.

J'ai enfin le sentiment que Joseph Chot a voulu donner à ses œuvres une dimension de grandeur et, tour à tour, faire réfléchir et enrichir l'esprit. Certaines pages, par exemple, de **Fagnolle** ou du **Génie d'Athènes**, voire de **Cunroth le Scandinave** le montrent bien. Mission peut-être plus pédagogique qu'artistique. L'érudition peut peser et faire réfléchir – on le voit bien avec les auteurs dits «engagés» – comme ennuyer. Chot n'évite pas toujours ces écueils.

Nous dirons qu'il reste de lui des scènes, des tableaux, des dialogues (dans **Fagnolle** notamment), des légendes rapidement troussées (quelques dizaines de pages), plus qu'une œuvre romanesque portée par un imaginaire puissant et servie par un sens aigu de l'intrigue.

Georges JACQUEMIN